

JEAN BALCOU

*Patrice, fragments romains du moi imparfait*

*Patrice* (Rome, décembre 1849-avril 1850) est un morceau important dans l'œuvre de Renan. Fragments recueillis par l'auteur, ils sont la mise en scène d'un moi qui se révèle à lui-même dans une complexité inattendue.

Venu à Rome en conquérant pour défier l'Église et le pape, le héros s'avoue délicieusement vaincu par la ville et le peuple qu'il découvre et qui le renvoient à ce qu'il est en réalité : un cérébral impuissant, un esprit critique ravageur, un homme qui ne connaîtra jamais l'amour. Il se croyait au contraire un jeune savant d'avenir, sûr de tout, possesseur orgueilleux du vrai. De quoi se suicider ! Mais si Renan s'est risqué dans cette « folie » de *Patrice*, c'est pour voir comment sortir vainqueur de Rome en train justement de l'ensorceler.

La notion de « fragments » récurrente dans ce « fragment de roman », me semble tracer la voie. Tout est fragment dans le monde et le drame est de croire que le fragment est un absolu. Si le héros a pu s'enfermer dans un système, que dire, par exemple, de ce petit fragment de Rome, le Vatican, qui se prend pour la totalité et l'universel ? Or voici ce que la Rome authentique, celle où il aime vivre, apprend quasi charnellement au héros: que la vraie vie est d'abord dans le plaisir de vivre, que la vraie religion est populaire, que la vérité du catholicisme est d'être une « poétique », et qu'enfin la véritable morale est une question de tolérance. Il revient donc à ces « fragments romains » de consacrer la conscience de notre stimulante imperfection. « L'homme, écrit le narrateur au terme de son expérience romaine, ne pense et ne sent qu'à condition d'être imparfait. »

Le héros a ainsi triomphé de Rome en jouissant de sa défaite pour mieux se consolider. Avoir situé l'action vers 1800 signifie qu'à Rome Renan fait en quelque sorte sa *révolution* dans ses « manières de voir et de sentir », c'est-à-dire dans sa perception du monde.

MAURICE GASNIER

*La Critique de la peinture italienne chez Renan*

*Le côté de l'art*, selon ses termes, apparaît à Renan lors de sa mission scientifique en Italie (1849-1850) et sert de révélateur à la sensibilité de ce rationaliste. Il est conduit à juger de sa propre évolution religieuse au miroir de l'art italien et à s'interroger sur la séduction qu'exerce sur lui l'esthétique chrétienne. Au terme de sa réflexion, il en vient à esquisser une définition de l'art religieux de l'avenir.

## IPHIGENIE BOTOUROPOULOU

### *L'Italie et la Grèce dans la pensée d'Ernest Renan*

L'Italie et la Grèce tiennent une place à part dans la pensée de Renan ; chacun de ces deux pays a contribué à la formation intellectuelle de l'écrivain qui avait dit dans la Préface de *l'Histoire du peuple d'Israël*: « Pour un esprit philosophique, c'est-à-dire pour un esprit préoccupé des origines, il n'y a vraiment dans le passé de l'humanité que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, l'histoire d'Israël, l'histoire romaine. Ces trois histoires réunies constituent ce qu'on peut appeler l'histoire de la civilisation, la civilisation étant le résultat de la collaboration alternative de la Grèce, de la Judée et de Rome ». En ce qui concerne l'histoire d'Israël, Renan a expliqué, justement, dans cette œuvre grandiose, le rôle exceptionnel et décisif qu'a joué Israël à dans la marche du monde; mais pour l'Italie et la Grèce, il a écrit des pages qui montrent explicitement qu'elles ont marqué son esprit de façon différente, en ce sens que l'une et l'autre ont été sources de réflexion et d'inspiration. Grâce à ses voyages dans les deux pays, il a eu l'occasion de comparer leurs civilisations et de commenter, avec son style incomparable, ce qu'elles représentaient pour lui.

Notre communication vise, donc, vise à mettre en relief l'apport de l'Italie et de la Grèce dans la pensée de Renan, en traçant brièvement, à travers ses propres textes, la place unique qu'elles tenaient dans son esprit et dans son cœur.

## JEAN-PAUL CLEMENT

### *Renan et saint François d'Assise*

Bien qu'ayant perdu la foi, Renan est demeuré profondément religieux, positiviste mais idéaliste, sensible à la démarche indépendante, voire contestataire de saints, et singulièrement de saint François, pour son immédiateté avec la nature, son refus de toute possession matérielle, se plaçant bien haut au-dessus des conflits de son temps qui déchiraient l'Italie et qui opposaient guelfes et gibelins.

Par son enthousiasme, sa poésie naïve, ses grands élans du cœur, sa pauvreté voulue et affirmée, François accède à la « catégorie de l'idéal », celle que recherche le peuple, parallèlement aux savants qui y parviennent par d'autres voies. Renan n'oublie pas son enfance trécorroise, baignée dans la lumière de saint Yves. Ainsi sait-il mieux que personne, notamment dans les *Nouvelles études historiques*, comprendre François d'Assise et, définir admirablement le rôle qu'il a joué dans la formation de l'identité européenne.

## VALENTINO PETRUCCI

### *Renan et Le Prêtre de Némi.*

*Le Prêtre de Némi*, troisième drame écrit par Renan (après *Caliban*, 1878 et *L'eau de Jouvence*, 1880) a été publié en 1885. L'auteur s'inspire d'un culte de Diane, ancien et féroce, pratiqué au temple de la déesse sur le lac de Némi. Celui qui aspirait à devenir le prêtre du temple devait tuer le prêtre en exercice et il le restait tant qu'il n'était pas à son tour tué par quelqu'un de plus fort et de plus astucieux que lui. Un prêtre réformateur, Antistius, décide de mettre fin à ce rituel sanguinaire: il chasse (sans le tuer) son prédécesseur et s'efforce d'instaurer une nouvelle religion, fondée sur les idéaux de la justice et de la fraternité. Ce faisant, il parvient à mécontenter tous les citoyens (les aristocrates, les bourgeois et le peuple) qui ne se sentent plus protégés par la déesse - surtout au moment où il faut faire la guerre contre Rome (la scène se déroule à Alba Longa). Un bandit, appelé Casca, remet les choses à leur place: il tue le prêtre libéral et prend sa place, selon l'ancien rituel.

Le drame d'Antistius reflète l'état d'âme de Renan au milieu des années 1880, mais surtout ses déceptions: « le philosophe qui voit le plus clairement la vanité de toute chose est capable d'être un parfait honnête homme et même, à son tour, un héros » (*Le Prêtre de Némi, avant-propos*).

*Le Prêtre de Némi* est le plus original de tous les drames de Renan; comme l'écrit Thibaudet, l'histoire tragique d'Antistius « ...rend avec une grande noblesse les difficultés que rencontre l'avènement de la raison, du bon sens et de l'humanité » (*Histoire de la littérature française*, 1936, p. 359). (trad. de Josiane Tourres)

## BARBARA INNOCENTI

### *Ferdinando Martini lettore di Renan*

Nell'intervento si rende conto di una ricerca, tutt'ora in corso, finalizzata al reperimento di documenti di varia natura (annotazioni sulle opere di Renan in suo possesso, articoli di giornale da lui redatti sull'argomento) che testimoniano l'interesse di Ferdinando Martini nei confronti degli scritti e del pensiero di Ernest Renan.

In questa sede ci soffermeremo in particolare sull'analisi delle note manoscritte che lo stesso Martini inserì *a latere* nelle pagine di un'edizione della *Correspondance* fra Renan e Berthelot.

L'attenzione rivolta da Ferdinando Martini a Ernest Renan è testimoniata anche dalla presenza, all'interno della sua preziosa raccolta di autografi, anch'essa conservata presso la Biblioteca Forteguerriana, di una lettera di Renan a De Calonne, dalla quale siamo partiti prendendola a pre-testo della nostra indagine.

Conoscendo la mentalità e il metodo di lavoro di Martini le lettere autografe da lui acquistate sono indici del richiamo che il destinatario e/o il destinatario di esse esercitava(n) sull'uomo, lo scrittore e il critico.

BARBARA INNOCENTI

*Ferdinando Martini lettore de Renan*

Notre communication prend en considération une recherche, encore en cours, visant à trouver plusieurs types de documents (annotations sur les œuvres de Renan en sa possession, articles de journaux qu'il avait rédigés lui-même sur le sujet) qui témoignent de l'intérêt de Ferdinando Martini pour les écrits et la pensée d'Ernest Renan.

Nous nous attarderons ici en particulier sur l'analyse des notes manuscrites que Martini a insérées en marge dans les pages d'une édition de la *Correspondance* entre Renan et Berthelot.

Nous pouvons également voir une preuve de l'attention de Ferdinando Martini pour Renan dans une lettre de ce dernier à De Calonne, qui se trouve au sein de son précieux recueil d'autographes et conservée elle aussi à la Bibliothèque Forteguerriana; nous sommes partis de cette lettre en la considérant comme le texte préliminaire de notre recherche.

Connaissant la mentalité et la méthode de travail de Martini, les lettres autographes qu'il a acquises montrent la fascination que le destinataire et/ou le destinataire exerçait (ent) sur l'homme, l'écrivain et le critique. (trad. de Josiane Tourres)

FRANCESCO PETRUZZELLI

*La coerenza dell'incoerenza del filosofo nell'ostinato «effort pour définir l'infini». Momenti della riflessione di Ernest Renan durante il primo viaggio in Italia (1849-1850)*

Il rifiuto di aderire a qualsiasi forma di settarismo ideologico, politico, religioso, di costringere la propria riflessione entro le strette logiche di un'arida sistematicità filosofica, sacrificando in tal modo la complessità della vita umana, attraversa l'intera produzione di Ernest Renan a partire dagli anni giovanili. Questa posizione trova espressione nel primo tentativo autobiografico del 1848, *Ernest & Beatrix*, in quella «sainte tristesse» di un cuore che langue per un oggetto indefinito, e che eleva al cielo il rimpianto per una «vie si courte» affinché in essa si realizzi l'armonia definitiva delle mille voci del divino: «science, amour, philosophie, poésie, beau, bon, vrai, idéal, saint [...] heureux qui aspire par tous ses pores la beauté repandue dans l'air que nous respirons!». «Je veux être tout» è il proclama dell'autobiografia interrotta, e che troverà nuova espressione nelle cieche aspirazioni di quell'Universo che, nei *Dialoghi filosofici* del 1871, Renan racconterà nel *fieri* della sua evoluzione, sino al compimento di sé come Assoluto-Tutto alla fine dei tempi.

Il primo viaggio italiano di Renan coincide con una forte presa di coscienza «de cette disposition de l'esprit, très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune». Attraverso le pagine della sua corrispondenza, dei suoi appunti di viaggio, di un secondo tentativo autobiografico, il *Patrice* (1849), scritto a Roma, assistiamo ad una nuova fioritura del suo pensiero. Come «vent tiède», gli spettacoli dell'arte e della religione italiane smorzarono il suo rigore, rivelando le fatali necessità della complessa fisiologia del genere umano. Sbarazzatosi di ogni pregiudizio tutto francese nei confronti dell'Italia e della tendenza istintiva ad una critica troppo severa, Renan si abbandona alla seduzione di una Roma «enchanteresse». Inebriandosi, prima, della calma filosofica di questa «città santa», successivamente della gaiezza dei

localismi artistici toscani, il rigido uomo di scienza, di fronte alle immagini del culto popolare, travolto dalla mancanza di una fede e di una comunità perdute, torna alla preghiera tra le lapidi dei cimiteri romani e, per la prima volta, scopre quanto il sentimento religioso sia radioso e consolatore. Già durante il primo soggiorno romano, nel novembre '49, lo spettacolo del culto popolare gli dimostra questa «loi éternelle de la nature humaine, dont la philosophie moderne a trop peu tenu de compte: *L'humanité est religieuse*». Si tratta come di una illuminazione che spinge Renan all'autocritica. Il vero filosofo deve assecondare, non contrastare, questo istinto salvifico connaturato al genere umano; egli deve saper guardare con le lenti della scienza, così come attraverso gli sguardi languidi dei semplici, la cui ragion di vita è la poesia del sentimento religioso, in sommo grado consolatoria. Questo istintivo anelito al trascendente che pervade ed anima il cuore degli uomini è la vita stessa che l'incauta, implacabile critica scientifica, rischia, nella foga di uno scellerato proselitismo, di avviare alle soglie degli oscuri baratri del nichilismo. Appare adesso con chiarezza, all'autore del *Patrice*, quanto sia «contronatura» che scienza e critica finiscano per soffocare religione e poesia. Nella molteplicità estatica degli stimoli che Renan riceve durante il suo viaggio italiano, lo statuto del filosofo viene ridiscusso ed assurge a complessità prospettica tale da assumere su di sé il peso necessario della contraddizione. «Non si torna indietro dall'aver pensato», non si può ignorare alla luce della critica che il dogma è soltanto un'«algebra insignificante», tuttavia il filosofo idealista votatosi al «Vero» accede anche agli altri volti dell'ideale e, fosse anche contro se stesso, si erge a campione di morale e poetica, a difesa di quel sentimento religioso che innalza gli spiriti e lenisce i cuori. Il suo diritto alla critica, diviene un fatto quasi privato; esso, d'altro canto, dev'essere con ancor più forza garantito in nome del laicismo scientifico e dei progressi della ricerca.

Sono queste idee che si irradiano da quel crocevia simbolico rappresentato dalla figura di Averroè che Renan traccia nelle pagine della sua tesi di dottorato *Averroè e l'averroismo*, gran parte della quale redigette proprio durante il soggiorno italiano. Nell'interpretazione renaniana di Averroè cogliamo vivido il riflesso di speculari, autoreferenziali, simbolismi borgesiani, giacché il pensatore andaluso incarna uno degli alterego che il filosofo di Tréguier mette in scena attraverso la sua produzione letteraria, a formare, nel complesso, una sorta di vera e propria mitologica autobiografia intellettuale. Ultimo esponente del movimento filosofico islamico, il Cordovano assurge ad emblema della ragione nel crepuscolo di un'epoca d'oro del pensiero, ed assume un preciso *status* simbolico nella lotta dello spirito filosofico per la propria sopravvivenza. «Homme de décadence», esponente ultimo della ragione in rovina che soccombe ai violenti colpi del fanatismo islamico, Ibn Rušd in nome dell'indipendenza del pensiero scientifico dall'ingerenza teologica, combatté le pretese razionalistiche dei dogmatici *mutakallimun*, e, facendo leva sul testo sacro, dimostrò che la ricerca della verità attraverso la scienza è Dio stesso a ordinarla. Il suo *Trattato decisivo* mira infatti a sostenere che la speculazione dimostrativa conduce alle stesse conclusioni rivelate dalla religione, «poiché il Vero non può contrastare con il Vero». Questo pensiero di Averroè viene pertanto assunto nel coro di voci renaniane a difesa dell'autonomia di ogni indagine scientifica: se per il Cordovano non si può costringere il filosofo ad aderire ad alcuna delle sette che dividono il mondo musulmano, poiché nessuna possiede la verità assoluta, il «critique» delineato da Renan nel *Patrice* «non può appartenere ad alcun partito».

Il filosofo che ha perduto la «grande harmonie» di una mente che ancora dorme il sonno della sua ragione, assume uno statuto plastico, che gli consente di non rinunciare ad alcun elemento dell'umanità e di riuscire a mantenere, le une di fronte alle altre, tutte le contraddizioni. Consapevole della parzialità di ogni affermazione che si pretende assoluta, colui che davvero è filosofo sa che, «la vérité résidant tout entière dans les nuances», la si può abbracciare soltanto a condizione di rinunciare al limite di ogni prospettiva individuale; così che persino la volontà di sopprimere il male, aspetto essenziale delle cose come qualsiasi altro e senza il quale il mondo sarebbe incompleto, appare ambizione da spiriti meschini. Perenne tensione verso l'ideale irraggiungibile, la

filosofia è dunque un *nisus* continuo, un « *éternel et vain effort pour définir l'infini* », poiché le condizioni della natura umana impediscono di penetrare quella « identità fondamentale » che « c'est le repos, ma c'est aussi la mort ». Nell'opposizione e nella parzialità costitutive dello spirito umano Renan individua una legge e nell'imperfezione stessa di tale spirito, la condizione del suo « vivere ». Poiché se l'intelligenza umana potesse raggiungere la completa visione del tutto, la permanente unità al fondo delle cose, perirebbe di questa visione totale, sempre identica; non avrebbe allora che un solo pensiero e un solo sentimento, « une seule note retentirait sans cesse à son oreille, la note de l'univers; il nagerait dans l'uniforme infini ». Per essere uomini forti, leggiamo nel *Patrice*, bisogna dar prova di uno spirito parziale, di un acume sufficiente a cogliere con veemenza un singolo pensiero ma che non basta per afferrarne tutta la parzialità. Il filosofo di Tréguier - « spirito che smidolla », scriverà Nietzsche nel suo *Crepuscolo* - si proclama egli stesso un debole, a tale debolezza condannato da una natura chimerica che in sé riunisce troppi elementi. Eppure, tale debolezza, tormento degli anni giovanili di Ernest Renan, nel bene o nel male indicata dai critici col nome di *dilettantismo*, è al contrario una ricchezza prospettica che nel tempo andrà sempre più costituendosi come valida alternativa filosofica alle drammatiche derive del secolo, ai ciechi fanatismi e al più disperante nichilismo. Di fronte a queste inquietanti alternative, il cui sodalizio ha rivelato gli abissi e gli orrori profondi della modernità, « Combien est préférable l'heroïsme d'un Renan -scriveva a ragione Paul Bourget nel 1883- qui se résigne à subir les conséquences de sa pensée et, se reconnaissant incapable de résoudre par une seule formule le grand problème de la destinée, accepte la légitimité de solutions diverses! »

## FRANCESCO PETRUZZELLI

*La cohérence de l'incohérence du philosophe dans son tenace « effort pour définir l'infini ». Moments de la réflexion d'Ernest Renan pendant son premier voyage en Italie (1849-1850).*

Le refus d'adhérer à toute forme de sectarisme idéologique, politique et religieux, d'enfermer sa réflexion dans la logique étroite d'un rigorisme philosophique aride, sacrifiant ainsi la complexité de la vie humaine, caractérise l'ensemble de la production d'Ernest Renan à partir de ses années de jeunesse. Cette position s'exprime dans sa première tentative autobiographique de 1848, *Ernest & Beatrix*, dans la « sainte tristesse » d'un cœur qui languit pour un objet indéfini, et qui fait monter au ciel le regret d'une « vie si courte » pour qu'en elle puisse se réaliser l'harmonie définitive des mille voix du divin: « science, amour, philosophie, poésie, beau, bon, vrai, idéal, saint [...] heureux qui aspire par tous ses pores la beauté répandue dans l'air que nous respirons! ». « Je veux être tout » est la déclaration de l'autobiographie interrompue, et qui trouvera une nouvelle expression dans les aspirations aveugles de l'Univers que, dans les *Dialogues philosophiques* de 1871, Renan racontera dans le devenir de son évolution, jusqu'à son accomplissement comme Absolu-Tout à la fin des temps.

Le premier voyage italien de Renan coïncide avec une forte prise de conscience « de cette disposition de l'esprit, très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune ». Dans les pages de sa correspondance, de ses notes de voyage, d'une seconde tentative autobiographique, *Patrice* (1849), écrit à Rome, nous assistons à une nouvelle affirmation de sa pensée. Comme « vent tiède », les spectacles de l'art et de la religion italiens ont atténué sa rigueur, en révélant les nécessités fatales de la complexe physiologie du genre humain. S'étant débarrassé de tout préjugé

typiquement français contre l'Italie et de la tendance instinctive à une critique trop sévère, Renan se laisse séduire par une Rome «enchanteresse». En s'enivrant, tout d'abord, de la tranquillité philosophique de cette «ville sainte», et ensuite de la gaieté des lieux artistiques toscans, le scientifique austère, face aux images du culte populaire, emporté par l'absence d'une foi et d'une communauté perdues, recommence à prier parmi les pierres tombales des cimetières romains; et pour la première fois, il découvre à quel point le sentiment religieux est radieux et apaisant. Déjà lors de son premier séjour romain, en novembre 1849, le spectacle du culte populaire lui montre la «loi éternelle de la nature humaine, dont la philosophie moderne a trop peu tenu de compte: *L'humanité est religieuse*». Il s'agit presque d'une illumination qui pousse Renan à l'autocritique. Le véritable philosophe doit favoriser et pas contrarier cet instinct salvateur inné dans le genre humain; il doit savoir regarder avec l'attention de la science, de même qu'à travers les regards langoureux des personnes simples, dont la raison de vivre est la poésie du sentiment religieux, réconfortante au plus haut degré. Cette soif instinctive de transcendance qui envahit et anime le cœur des hommes est la vie même que la critique scientifique, inconsiderée et implacable, risque, dans l'élan d'un prosélytisme scélérat, de conduire au seuil des gouffres obscurs du nihilisme. L'auteur de *Patrice* semble alors tout à fait conscient du fait qu'il est «contre nature» que la science et la critique finissent par étouffer la religion et la poésie. Dans les multiples impulsions extatiques que Renan reçoit au cours de son voyage italien, le statut du philosophe est mis en cause et revêt une telle complexité qu'il en devient nécessairement contradictoire. «On ne revient pas en arrière dès qu'on a pensé», à la lumière de la critique, on ne peut ignorer que le dogme n'est qu'«une algèbre insignifiante»; cependant, le philosophe idéaliste qui s'est voué au «Vrai» accède aussi aux autres aspects de l'idéal, et ne serait-ce contre lui-même, il s'érige en champion de la morale et de la poésie, pour défendre le sentiment religieux qui élève les esprits et soulage les cœurs. Son droit à la critique devient un fait presque privé: par ailleurs il doit être encore plus fortement garanti au nom du laïcisme scientifique et des progrès de la recherche.

Telles sont les idées qui rayonnent de ce carrefour symbolique constitué par la figure d'Averroès que Renan trace dans les pages de sa thèse de doctorat *Averroès et l'averroïsme*, dont il a rédigé une grande partie justement lors de son séjour en Italie. Dans l'interprétation d'Averroès faite par Renan, nous percevons le reflet intense de symbolismes borgésiens, spéculaires et égocentriques, étant donné que le penseur andalou incarne l'un des alter ego que le philosophe de Tréguier met en scène dans sa production littéraire, pour former, dans l'ensemble, une sorte de véritable autobiographie intellectuelle et mythologique. Dernier représentant du mouvement philosophique islamique, le Cordouan devient l'emblème de la raison dans le crépuscule d'un âge d'or de la pensée, et il obtient un statut symbolique précis dans la lutte de l'esprit philosophique pour sa survie. «Homme de décadence», dernier représentant de la raison en ruine qui succombe aux coups violents du fanatisme islamiste, Ibn Rushd au nom de l'indépendance de la pensée scientifique par rapport à l'ingérence théologique, a combattu contre les prétentions rationalistes des dogmatiques *mutakallimun*, et en exploitant le texte sacré, il a prouvé que c'est Dieu en personne qui a ordonné la recherche de la vérité à travers la science. Son *Traité décisif* vise en effet à soutenir que la spéculation démonstrative conduit aux mêmes conclusions révélées par la religion, «puisque le Vrai ne peut contrarier le Vrai». Cette pensée d'Averroès est donc adoptée pour défendre l'autonomie de toute enquête scientifique: si pour le Cordouan on ne peut contraindre le philosophe à adhérer aux sectes qui divisent le monde musulman, étant donné qu'aucune ne possède la vérité absolue, le «critique» dessiné par Renan dans *Patrice* «ne peut appartenir à aucun parti».

Le philosophe qui a perdu la «grande harmonie» d'un esprit qui dort encore du sommeil de sa raison, revêt un statut malléable, qui lui permet de ne renoncer à aucun élément de l'humanité et de parvenir à garder, les unes en face des autres, toutes les contradictions. Conscient de la partialité de toute affirmation qui se prétend absolue, celui qui est

vraiment philosophe sait que «la vérité résidant tout entière dans les nuances», on ne peut l'embrasser qu'à condition de renoncer à la limite de toute perspective individuelle, de sorte que même la volonté de supprimer le mal, aspect essentiel des choses comme de n'importe quel autre et sans lequel le monde serait incomplet, semble l'ambition d'esprits mesquins. Tension éternelle vers l'idéal inaccessible, la philosophie est donc un *nihilus* incessant, un «*éternel et vain effort pour définir l'infini*», puisque les conditions de la nature humaine empêchent de pénétrer l'«identité fondamentale»: «c'est le repos, mais c'est aussi la mort». Dans l'opposition et dans la partialité qui constituent l'esprit humain, Renan définit une loi et dans l'imperfection même de cet esprit la condition de sa «vie». En effet, si l'intelligence humaine pouvait atteindre la vision complète du tout, l'unité permanente au fond des choses périrait de cette vision totale, toujours identique; elle n'aurait alors qu'une seule pensée et qu'un seul sentiment, «une seule note retentirait sans cesse à son oreille, la note de l'univers; il nagerait dans l'uniforme infini».

Pour être des hommes forts, lit-on dans *Patrice*, il faut faire preuve d'un esprit partial, d'une sagacité suffisante pour saisir avec véhémence une seule pensée mais qui est insuffisante pour en comprendre toute la partialité. Le philosophe de Tréguier -« esprit qui ramollit », écrira Nietzsche dans son *Crépuscule*- se proclame lui-même un faible, condamné à cette faiblesse par une nature chimérique qui en soi réunit trop d'éléments. Et pourtant cette faiblesse, tourment des années de jeunesse d'Ernest Renan, pour le meilleur et pour le pire indiquée par les critiques sous le nom de *dilettantisme*, est par contre une recherche perspective qui dans le temps se constituera de plus en plus comme une alternative philosophique valable aux dérives dramatiques du siècle, aux fanatismes aveugles et au nihilisme le plus désespéré. Face à ces solutions inquiétantes, dont l'association a révélé les abîmes et les profondes horreurs de la modernité, «Combien est préférable l'héroïsme d'un Renan -écrivait à juste titre Paul Bourget en 1883- qui se résigne à subir les conséquences de sa pensée et, se reconnaissant incapable de résoudre par une seule formule le grand problème de la destinée, accepte la légitimité de solutions diverses!» (trad. de Josiane Tourres)

## DOMENICO PAONE

### *Les Italies d'Ernest Renan dans le miroir de la multiplicité*

Renan est resté huit mois en Italie, entre 1849 et 1850. Cette période a fortement influencé la pensée du jeune Breton. Mon intervention ne vise pas tellement à creuser cette influence<sup>1</sup>, mais plutôt à suivre les revirements du jugement que Renan porte sur l'Italie tout au long de son premier séjour.

Pendant les différentes étapes de sa mission en Italie, les idées de Renan sur la péninsule italienne traverseront plusieurs phases qu'on peut ainsi résumer ainsi :

1. Un préjugé globalement négatif ;
2. le charme invincible du pays de l'art et de la passion (Rome) contre le rationalisme français ;
3. le concept – fondé sur des considérations anthropologiques et culturelles – d'une Italie divisée en trois (Nord/Centre/Sud) ;
4. la crise de ce concept, déclenchée par l'expérience de l'Italie des Communes (Toscane) et renforcée surtout par la découverte d'une Italie multiforme du

---

<sup>1</sup> Cf. au moins H. TRONCHON, *La leçon de l'Italie moderne in Ernest Renan et l'étranger*, Paris, Les Belles Lettres, 1928, p. 330-364 ; A. LE FRANC, *Ernest Renan en Italie*, Paris, NRC, 1938 ; A. C. FAITROP-PORTA, *Renan et l'Italie de son temps*, in *Mémorial Ernest Renan. Actes des colloques de Tréguier, Lannion, Perros-Guirec*, Paris, Champion, 1993, p. 131-146.



Centre et du Nord (L'Ombrie, Les Marches, L'Emilie-Romagne, Venise, Padoue, la Lombardie et le Piémont).

Renan quittera l'Italie avec une preuve supplémentaire de la multiplicité de la réalité ; cette physionomie composite sera justement une des raisons, et non pas des moindres, de son attachement à ce pays, à sa culture, à son histoire ancienne et récente.

L'analyse suivra la pensée de Renan à travers ses lettres, ses notes de voyage et certains articles postérieurs à sa mission en Italie.